

Chapitre 1

Kiki plongeait la main entre le dossier et le siège de la banquette arrière. Elle souleva délicatement le tissu, tâtonna dans les recoins. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de cylindrique.

« Encore un stylo, murmura-t-elle, ça fait le dixième depuis le début de la matinée ! »

Elle le jeta avec une grimace dans le sac en plastique où elle avait réuni ses trésors, et sortit du véhicule. C'était une grosse voiture à quatre roues motrices, qui venait d'être accidentée et que son père avait ramenée ce matin à la casse. Le devant, complètement écrabouillé, et le pare-brise en miettes laissaient deviner que le choc avait été rude. Kiki jeta un coup d'œil sur l'immense champ de ferraille où s'alignaient pêle-mêle tuyaux, câbles, carcasses de voitures, tôles, moteurs, accessoires, enfin tout ce que son père récupérait pour le revendre aux usines métallurgiques. Là-bas, dans un coin du terrain, se dressait la petite maison en préfabriqué dans laquelle M. Anglemard avait installé son bureau.

Kiki adorait passer ses mercredis avec son père, à la ferraille. Elle pouvait rester des heures à regarder le compresseur qui aplatissait les épaves d'autos, les transformant en petits cubes de métal froissé. Mais elle aimait par-dessus tout fouiner dans les autos juste avant que le compresseur ne les transforme en cubes.

C'est fou ce qu'on peut découvrir entre les coussins des banquettes. Les gens oublient toujours des pièces de monnaie, des stylos, des livres, des briquets, des boucles d'oreilles, des disques, des bonbons.

Tous les mercredis, Kiki fouillait les épaves. Elle en retirait des trésors qu'elle échangeait ensuite à l'école contre des vignettes, des billes, des chewing-gums.

Mais aujourd'hui, à part des stylos, elle ne découvrait rien d'intéressant. Kiki poussa un soupir et se dirigea vers le coffre du gros quatre-quatre qui était resté entrouvert depuis l'accident.

« Kikiiiiii, c'est pour toi ! »

Sur le seuil de la baraque, M. Anglemard agitait les deux mains.

« Téléphoooooone !

– J'suis pas là, répondit Kiki les mains en porte-voix.

– Elle n'est pas là, répéta aussitôt son père dans le téléphone.

– Mais, insista le téléphone, c'est Roro. Vous lui avez dit que c'était moi ? »

M. Anglemard grogna, reposa l'écouteur et sortit de nouveau.

« Kikiiiiii, c'est Rorooo !

– Ah ! bon. Alors j'suis là, répondit Kiki. »

Elle abandonna aussitôt l'automobile et se précipita vers le téléphone. Tout essoufflée, elle déposa son sac en plastique et prit l'écouteur sans accorder la moindre attention à son père qui lui faisait signe de se dépêcher.

« Alors, dit-elle, tu as réfléchi ?

– Oui, finalement c'est d'accord, répondit Roro, je te donne ma cassette contre les lunettes de haute montagne.

– Entendu, à tout à l'heure.

– N'oublie pas tes patins.

– Naturellement. Salut, Roro. »

Kiki raccrocha.

Alfredo et José, les deux employés de son père, étaient en train de trier des morceaux de zinc et de les entasser dans un camion. Alfredo lui fit un signe amical et elle lui répondit par un sourire. José lui fit aussi un signe, mais elle ne lui répondit pas. Elle n'aimait pas José.

Kiki se dirigea de nouveau vers le quatre-quatre. Il restait encore l'intérieur du coffre à visiter, mais elle n'espérait pas grand-chose. Tout y était d'une propreté impeccable. Pas la moindre boîte, pas le moindre chiffon, pas même ces outils qu'elle avait l'habitude de trouver dans les autres voitures.

Elle allait abandonner, mais elle remarqua que le tapis de caoutchouc faisait une légère bosse vers le fond. Elle essaya de l'écraser, mais impossible. Elle vit alors que le tapis était décollé et qu'on pouvait le soulever. En dessous, il y avait quelque chose.

« Enfin, soupira Kiki. »

Chapitre 2

C'était une sorte de porte-documents en cuir, d'un joli rouge, comme ceux dans lesquels son père mettait du courrier. Celui-là était vide, à l'exception de deux feuilles de papier couvertes de chiffres et de notes. Mais il pouvait servir, et elle l'échangerait sans peine.

« Alors, Kiki ? La chasse est bonne ? »

José passait avec un chariot sur lequel il avait empilé des bidons. Il tendit le cou pour mieux voir, mais déjà Kiki avait dissimulé le porte-documents en cuir dans son grand sac en plastique. Ce fouineur de José, toujours prêt à rapporter auprès des parents. Il l'avait dénoncée, le jour où elle jouait à cache-cache dans les gros tuyaux avec Roro. Depuis, Kiki ne lui montrait plus rien.

« Non, pas du tout, répondit-elle. La chasse n'est pas bonne. »

Et elle tourna les talons.

En passant devant le bureau de son père, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Un homme assez carré d'épaules, les cheveux grisonnants et bouclés, se tenait sur le siège réservé aux visiteurs. M. Anglemard aperçut Kiki et lui fit signe d'entrer.

« C'est pourtant indispensable, monsieur Anglemard, disait l'homme, la compagnie d'assurances demande une contre-expertise¹.

¹ Suite aux accidents, des "experts" (des spécialistes) viennent évaluer les dégâts. En cas de désaccord avec le client, on peut nommer des "contre-experts"

– Mais l'expert est déjà venu une fois ! s'exclama M. Anglemard. Entre, Kiki, ajouta-t-il d'un air excédé, j'ai deux mots à te dire.

– Je suis le contre-expert, insista l'autre homme. J'ai été nommé par la compagnie d'assurance et...

– Bon, alors allons-y tout de suite, interrompit M. Anglemard. Toi, ça va chauffer, ajouta-t-il à l'adresse de Kiki. Ces histoires d'échanges, moi je te le dis...

– Mais, papa !

– Il n'y a pas de mais ! »

Il sortit de sa poche un paquet de bonbons affreusement gluants, fondus par la chaleur, qui faisaient masse à l'intérieur du paquet.

« Voilà ce que Mme Barbizet a rapporté. Elle réclame la montre que sa fille t'a donnée en échange. Tu exagères un peu, non ? Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

– Ben, la petite Barbizet voulait les bonbons.

– Je m'excuse, interrompit le contre-expert, je suis pressé.

– Moi aussi, aboya M. Anglemard. Toi, suis-moi, nous n'en avons pas terminé », ajouta-t-il en regardant Kiki.

Le contre-expert avait un visage bouffi et des petits yeux enfoncés dans la graisse. Des yeux de faux-jeton, pensa Kiki, tandis qu'elle les suivait à travers les entassements de métaux. Il s'était déjà retourné deux fois pour la regarder de travers.

Quand il commença à examiner le quatre-quatre, Kiki devina qu'il allait prendre tout son temps. Il fit plusieurs fois toc toc avec son index replié sur les pare-chocs, le capot, les portes.

M. Anglemard bouillait d'impatience.

« Vous n'avez rien trouvé d'anormal ? demanda le bouffi d'un air dégagé.

– Comment ça, « rien d'anormal » ?

– Eh bien euh, je ne sais pas, moi, des documents permettant d'identifier la personne qui était au volant au moment de l'accident. Des documents oubliés, par exemple.

– On a identifié le conducteur remarqua le père de Kiki. C'est Fredo Le Miro ... »

M. Anglemard s'interrompt en voyant sa fille qui se tenait un peu en retrait.

« Dis donc, Kiki, tu n'aurais rien trouvé, toi, dans cette voiture ?

– Non, dit-elle tranquillement. Non, je n'ai rien trouvé, sauf un stylo. »

Sans savoir pourquoi, Kiki n'avait pas envie de parler au bouffi. Ce type ne lui plaisait pas. Il s'éloigna après avoir à peine salué M. Anglemard.

« Drôle de type, murmura le père de Kiki. Et pas très bien élevé, je trouve. »

Kiki était de cet avis, c'est pourquoi elle ne lui avait rien dit du porte-documents. Elle allait d'ailleurs en parler à son père quand soudain, pan, une claque tomba.

« Voilà, dit M. Anglemard, je ne voulais pas te gifler devant un inconnu. Mais pour les histoires que tu as faites avec la petite Barbizet, je m'étais promis de te donner une claque. Tu ne l'as pas volée, je trouve. »

Là-dessus il rejoignit son bureau. Kiki se frotta la joue, très vexée, et se jura de faire payer la petite Barbizet.

Chapitre 3

Le square était comme une place triangulaire, recouverte de béton, avec des arbres et des bancs sur lesquels les enfants, entre deux jeux, venaient s'asseoir. C'est là que Roro et Kiki se retrouvaient pour épater les copains avec leur numéro de patins à roulettes. Ils s'étaient réservé un banc pour eux tout seuls.

Il leur servait de barre de saut. Ils prenaient leur élan du bout du square, arrivaient à fond de train, sautaient et retombaient en exécutant un arrêt de grand style. Inutile de dire qu'ils faisaient des jaloux.

Aujourd'hui, ils étaient occupés à échanger leurs trésors. Roro examinait le porte-documents en cuir rouge. Il le retournait dans tous les sens et semblait réfléchir.

« Non, dit-il enfin, ça ne m'intéresse pas.

– Ah bon ? Et avec qui je vais l'échanger alors ? demanda Kiki.

– Avec personne. Rien d'intéressant là-dedans. Il était vide ?

– Non, il y avait quelques papiers. Je viens de les jeter dans la corbeille du square.

– Et à part ça, qu'est-ce que tu me proposes ? »

Roro tendit le cou vers le grand sac en plastique où Kiki avait enfermé ses dernières trouvailles.

« J'ai deux raquettes de ping-pong en bon état.

– Montre ! »

Kiki plongea la main dans le sac et en retira les deux raquettes.

« Hm ! Pas mal. En échange, je te donne un disque des Rolling Bolling, si tu veux.

– Mouais. »

Kiki réfléchit. Elle avait déjà beaucoup de disques et trouvait que c'était peu, comparé aux deux raquettes. Roro proposa de rajouter deux barres de chocolat au riz soufflé. Ils allaient tomber d'accord quand une voix les fit tressaillir.

« Salut, les petits. »

Sigismond Martin venait de faire son apparition. Kiki et Roro échangèrent un regard inquiet. Sigismond était le plus grand pot de colle du square. Tout le monde craignait ce grand dadais de quatorze ans. Personne ne tenait à jouer avec Sigismond, mais il était difficile de l'éviter.

« Alors, on échange des bricoles ? demanda-t-il.

– Non, répondit Kiki, on n'échange pas. »

Trop tard ! Sigismond avait déjà vu le sac en plastique. Il plongea aussitôt la tête dedans et commença à fouiller. Il examina les stylos, les peignes, les revues et, d'un air dégoûté, les laissa retomber un à un dans le sac.

« De la crotte de bique, dit-il, archi-nul. Pas intéressant. »

Il renifla un grand coup pour se donner des airs, et se campa les mains dans les poches devant Kiki et Roro. Il lui arrivait de filer des taloches sans raison. Kiki et Roro se tinrent tranquilles.

« Vous n'êtes pas marrants aujourd'hui, dit Sigismond. Il faudrait vous remuer, les petits. Si on faisait un foot, hein ?

– On n'a pas de ballon. »

À ce moment Sigismond émit un grand sifflement d'admiration. Il venait d'apercevoir le porte-documents en cuir rouge que Roro avait laissé sur le banc.

« Ouais ! s'écria-t-il. Impeccable ! C'est un échange, ça ? »

Kiki hésita une seconde. Si elle disait que le porte-documents était à elle, Sigismond allait vouloir le lui échanger. Seulement, avec lui, les échanges faisaient toujours des histoires : il promettait d'apporter des tablettes de chocolat et des bouteilles de limonade. Total, il n'apportait jamais rien. Kiki pensa qu'il valait mieux ne pas s'embarquer dans une affaire avec ce grand imbécile.

« Il n'est à personne, dit-elle sans se troubler. On vient de le trouver, là, sur le banc. »

« Mince alors, ricana Sigismond. S'il n'est à personne, il est à moi, et je l'embarque. Pas vrai ?

– D'accord, répondit Kiki. »

Sigismond était occupé à examiner le porte-documents. Elle en profita, prit Roro par la main et l'entraîna avec elle.

« On file. Prends ton sac. »

Sigismond remarqua trop tard le départ de ses victimes. Lancés sur leurs patins, Kiki et Roro filaient déjà comme le vent. Il renonça donc à les rattraper et se consola en pensant qu'il n'avait pas perdu sa journée en leur fauchant quelque chose. Il ne lui restait plus qu'à chercher d'autres enfants plus jeunes que lui pour les embêter.

Chapitre 4

Tout en patinant furieusement, Kiki et Roro commencèrent à se chamailler. Roro était un peu grognon.

« Tu es folle de faire un cadeau pareil à ce grand imbécile ?

– Je ne lui ai pas fait de cadeau, tu m'as dit toi-même que ça ne valait pas un clou. Tu l'as dit, oui ou non ? »

Roro prit un air vexé, et les deux enfants patinèrent en silence, à une cadence régulière. On sentait qu'ils étaient fâchés l'un contre l'autre. Mais la seule chose qui les retenait d'exploser était que d'autres les regardaient. Leurs copains se retournaient sur leur passage et disaient pleins d'admiration : « C'est Kiki et Roro ! »

Ils étaient un peu les vedettes du quartier

Soudain une voix nasillarde se fit entendre, et la petite Barbizet, qui était en réalité une grande ficelle de treize ans, surgit de derrière un portail.

« Hé ! Kiki ! cria-t-elle. Arrête-toi. »

Les deux patineurs stoppèrent à regret. La petite Barbizet courut les rejoindre.

« Hé ! Kiki ! Qu'est-ce que tu as de nouveau, Kiki ? T'as quelque chose pour moi, Kiki ? »

Elle était tellement énervante, avec sa voix pleurnicharde, que tout de suite Roro oublia qu'il était brouillé avec sa copine. Il s'apprêtait à virer l'enquiquineuse, quand Kiki bizarrement, le devança.

« Oui, répondit-elle aimablement à la petite Barbizet surnommée Barbie par tout le monde. Oui, j'ai quelque chose pour toi. »

La petite Barbie s'approcha en se tortillant, l'œil allumé, le nez tendu vers le sac en plastique.

Et, pan ! quand elle fut assez près, Kiki lui envoya une grande claque. Roro en fut pétrifié.

«Voilà, dit Kiki, je te donne ça pour te remercier de m'avoir dénoncée à ta mère. Moi j'ai pris une claque de mon père. Je te la rends. Normal pour un échange, tu ne trouves pas ? »

Roro rigolait. La petite Barbie faisait une tête ! Du coup, les deux amis n'avaient plus aucune raison de se boudier.

Ils reprirent leur course en se tordant de rire. Puis...

« On va se faire engueuler par tes parents, j'en suis sûr, dit-il au moment où ils arrivaient chez le casseur.

– Et pourquoi ?

– À cause de Barbie. Sa mère va se plaindre !

– Oh, mes parents ils ont autre chose à faire pour le moment.

Après, on verra bien. »

En effet, les parents de Kiki avaient autre chose à faire. En entrant dans le bureau, Kiki vit tout de suite que son père avait l'air soucieux. Et chose exceptionnelle, sa mère était là, elle qui d'ordinaire ne s'occupait jamais de ferraille.

Il y avait aussi une troisième personne dans le bureau, un inconnu, en costume clair, plutôt jeune, le visage sympathique. Il disait :

« Mais il n'y avait aucune raison de faire une contre-expertise, monsieur Anglemard. L'homme ne vous a pas laissé son nom, naturellement ?

– Non, répondit le père.

– C'est bien ce que je pensais. Depuis la mort de Fredo Le Miro, les bandes de malfrats² s'agitent. Nous savons que Le Miro était en guerre contre son ancien patron.

– Tiens, voilà ma fille, interrompit le père. Elle va pouvoir vous donner une description exacte de l'individu. Elle a le sens de l'observation. »

M. Anglemard demanda à Kiki de décrire le soi-disant contre-expert qui était venu examiner l'auto accidentée. Le bouffi aux petits yeux. Kiki n'oublia rien. Ni les petits yeux, ni les joues, ni l'air faux-jeton. Elle insista beaucoup sur ce dernier détail qui lui semblait très important.

L'homme au costume clair était inspecteur de police. Il expliqua qu'on espérait mettre la main sur une bande de gros malfaiteurs. Fredo Le Miro, qui conduisait le quatre-quatre accidenté, était mort sur l'autoroute. Mais avant l'accident, il avait proposé à la police de lui fournir des preuves. Ces preuves lui permettaient d'accuser son ancien patron et de se racheter vis à vis de la police : Fredo Le Miro avait décidé d'abandonner la délinquance.

² Bandits, malfaiteurs.

Kiki disait « oui oui », mais elle ne comprenait pas grand chose. L'inspecteur ajouta : « Nous sommes presque sûrs que Le Miro transportait des papiers compromettants. Seulement nous n'avons rien découvert sur lui. Il avait parlé d'un dossier chiffré³. Cela explique pourquoi plusieurs personnes qui espéraient retrouver les papiers sont venues examiner la voiture. »

Des papiers ? Kiki songea tout de suite aux feuillets griffonnés qu'elle avait trouvés dans le porte-documents, et... jetés dans une poubelle ! Alors il lui était difficile maintenant d'en parler.

L'inspecteur remarqua l'air gêné de la jeune fille. Il poursuivit cependant, en n'ayant l'air de rien :

« C'est pourquoi, si jamais - je dis bien si jamais¹ - vous aviez encore d'autres visites, ou si un détail vous revenait en mémoire, je vous serais reconnaissant de m'appeler au commissariat. »

L'inspecteur se leva, tira une carte de sa poche et la donna aux parents. Puis, juste avant de sortir, il se tourna vers Kiki et lui tendit une autre carte.

« Tiens, dit-il, je te donne mon adresse à toi aussi. On ne sait jamais. Les enfants font parfois des découvertes utiles. »

Là-dessus, il passa une main amicale sur la tête de Kiki, et s'éloigna vers sa voiture.

M. et Mme Anglemard, occupés à chuchoter entre eux, ne remarquèrent pas l'air contrarié de leur fille.

³ Chiffré = écrit dans un code spécial, connu des complices.

Chapitre 5

« Ça y est, voilà pot de colle, murmura Kiki.

– Sigismond ?

– Oui. Ne te retourne pas. Il nous suit, le porte-documents à la main. Ma parole, il ne l'a pas quitté depuis hier ! »

Dès la sortie de l'école, Sigismond Martin avait emboîté le pas aux deux amis. Il avait repéré leurs raquettes. Ce parasite avait l'habitude de confisquer les raquettes des plus jeunes pour faire une partie avec les grands. Kiki lui aurait bien volé dans les plumes. Seulement Mme Anglemard disait toujours : « Ne faites pas d'histoires avec Sigismond. Sa maman est tellement gentille. »

Mais c'était dur de se retenir. Surtout lorsque Sigismond venait leur rebattre les oreilles avec ses salades, comme maintenant par exemple. Il les avait rattrapés, et s'était mis à parler des Etats-Unis qu'il prétendait connaître comme sa poche.

« Vous savez quoi, les petits ? Ce porte-documents ?

– Ouais. Et alors ?

– Eh ben, c'est un truc américain.

– Pff !

– Si ! Je le sais mieux que vous. Mon oncle, qui habite New York, a le même.

– Ah bon, ben tant mieux ! »

Sigi se lança dans d'autres mensonges, tous plus stupides les uns que les autres. Son oncle avait de grosses voitures, une super-villa et une super-piscine. Kiki et Roro se contentaient de dire « Ah bon ? Tant mieux », parce que ce n'était pas la peine de discuter. Tout d'un coup, Kiki s'arrêta en faisant un léger clin d'œil à Roro.

« Hé ! dis donc ! J'ai oublié de rendre mon livre à la bibliothèque.

– Laisse tomber, dit Sigismond.

– Tu plaisantes ! Je vais me faire punir. Il faut que j'y retourne avant que ça ferme. Tu viens avec moi, Roro ?

– Euh, oui, d'accord.

– Toi, Sigismond, va donc nous attendre à l'Olympic, on te rejoint tout de suite.

– Mais où ça, à l'Olympic ?

– Dans la salle de ping-pong, voyons. »

Déconcerté, Sigismond n'osait pas protester. Il n'allait pas suivre les petits jusqu'à la bibliothèque, il aurait l'air bête. Il n'avait même pas eu le réflexe de confisquer les raquettes. Les deux autres avaient disparu au coin de la rue. Sigismond se dandina un moment, hésita, puis finalement se dirigea vers l'Olympic.

En fait, Kiki et Roro, s'étaient arrêtés à peine tourné le coin de la rue, et ils le regardèrent s'éloigner en se gondolant.

« On l'a eu, dit Roro, hilare. C'était bon, ton idée.

– Oui, je dois reconnaître... Pas mauvais. »

Soudain, Kiki empoigna le bras de son copain.

« Attends, regarde ! »

Sigismond avançait d'un air décontracté, balançant à bout de bras le porte-documents soi-disant américain. Il faisait l'intéressant, bombait le torse, se donnait de l'importance. Cependant, en sens inverse, une grosse Waldswood américaine, gris métallisé, était apparue. Elle roulait au pas. Arrivée à la hauteur de Sigismond, elle ralentit puis s'arrêta.

« Mince, souffla Kiki, quelle voiture !

– C'est son oncle d'Amérique, tu crois?

– On va bien voir. »

Le conducteur se pencha vers Sigismond comme pour lui demander un renseignement. Le grand dadais s'approcha, tout fier, le nez en avant, l'allure redressée. Mais soudain la portière arrière s'ouvrit, quelqu'un attrapa Sigismond par le bras et le tira jusque dans la voiture qui démarra en trombe. Roro et Kiki en restèrent comme deux ronds de flan.

« C'est bizarre, non ? Tu ne crois pas ?

– J'sais pas, moi.

– Qu'est-ce qu'on fait ? On prévient les parents ?

– Pourquoi ?

– Parce qu'on a peut-être enlevé Sigismond.

– Ça va pas ! On va se moquer de nous ! »

Chapitre 6

Roro savait que les parents ne croient pas un mot de ce que les enfants racontent, surtout si c'est énorme ! Il fallait rester prudent. Dans les affaires comme celle-là, on prend des claques pour vous apprendre à ne pas raconter d'histoires. Le plus simple était d'aller à l'Olympic et de jouer au ping-pong comme si de rien n'était. Kiki fut d'accord.

La partie se prolongea assez longtemps car les deux amis étaient de force à peu près égale. Ils auraient sans doute gardé pour eux la table de ping-pong pendant des heures, mais un responsable du club vint leur faire remarquer que d'autres désiraient jouer.

« On est trop forts pour eux, chuchota Kiki avec satisfaction.

– Et puis, pour une fois qu'on n'a pas Sigismond sur le dos.

– Oh ! arrête avec Sigismond. »

Kiki n'était pas très à l'aise. Le souvenir de Sigismond et de son départ en auto.... Mais elle comprit tout de suite en arrivant à la maison.

Au moment où Roro la laissa devant sa porte, et où il s'apprêtait à tourner les talons, Mme Lemure apparut, sortant du bureau de M. Anglemard. Mme Lemure était la mère de Roro. Elle avait l'air très énervée.

« Ah, vous voilà ! dit-elle. J'allais partir vous chercher. Qu'est-ce que vous avez fabriqué après l'école ?

– On a joué au ping-pong, murmura Roro. Pourquoi ?

– Et qu'est-ce qui vous a pris de rester si longtemps? »

Roro allait dire : « Pour une fois que Sigismond n'était pas là pour nous embêter », mais il se retint à temps. Mme Martin, la mère de Sigismond, venait d'apparaître elle aussi à la porte du bureau de M. Anglemard.

« Sigismond n'est pas avec vous, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

– Non.

– C'est donc bien ça. »

Mme Martin passa une main sur son front, l'air découragé, et s'écarta pour laisser entrer les deux enfants dans le bureau. Là se trouvaient les parents de Kiki, le père de Roro, et celui de Sigismond, M. Martin. Ce dernier avait les yeux rouges.

Il demanda :

« Alors ?

– Il n'est pas avec eux », répondit Mme Lemure.

Mme Martin éclata en sanglots. Kiki et Roro regardaient les adultes d'un air ahuri.

« On a enlevé Sigismond », expliqua Mme Anglemard à leur intention.

Kiki n'en menait pas large. Il allait falloir tout raconter : la sortie de l'école, la mauvaise farce qu'ils avaient faite à Sigismond, la grosse voiture américaine. Pas facile d'expliquer pourquoi ils avaient voulu se débarrasser du grand cornichon. Mais tout ce qui intéressait les parents, c'était les détails, et ils bombardèrent les enfants de questions. À quelle heure les choses s'étaient passées, comment était l'auto, le conducteur ?

Évidemment, ils auraient pu prévenir les parents tout de suite. Mais ils ne pouvaient pas deviner que c'était un enlèvement. Kiki n'en revenait pas. Elle s'attendait tellement à se faire gronder qu'elle n'en croyait pas ses oreilles.

« Heureusement que vous étiez là, dit Mme Martin. Sans vous, nous n'aurions pas de témoins.

– Mais, comment savez-vous que c'est un enlèvement ? demanda Roro.

– Parce qu'on nous a appelés, répondit M. Martin d'une voix tremblante. Ils ont dit...

– Chttt, Raymond, ce n'est pas la peine de raconter cela aux enfants, dit Mme Martin.

– Mais si, au contraire, intervint M. Anglemard. Je crois qu'il vaut mieux le leur raconter. Les enfants comprennent très bien les choses. Voilà, ils ont dit ceci : "Si vous voulez revoir le gamin vivant, inutile de prévenir la police. Rendez-nous les comptes de la Farfala." Ça ne vous dit rien, à vous, ce nom, hein, les enfants ?

– Non, dit Roro. »

Kiki resta silencieuse. Il lui sembla qu'elle venait de recevoir un coup sur la tête. Car ce nom lui disait quelque chose à elle. Farfala était imprimé en gros sur les feuilles de papier qu'elle avait jetées dans la poubelle du square. Il n'y avait aucun doute : si on avait enlevé Sigismond, c'est que l'on pensait trouver dans le porte-documents rouge les fameux papiers. Les bandits s'étaient trompés, tout simplement.

Chapitre 7

Kiki sortit discrètement. Pendant que les parents continuaient à s'interroger, elle avait trouvé plus simple d'aller d'abord récupérer les papiers de la Farfala. Il n'y avait pas une minute à perdre. Les poubelles du square n'étaient peut-être pas vidées !

Les coudes au corps, elle se mit à courir si vite qu'au bout de cinq minutes elle eut un point de côté. Elle avait sans doute encore une chance : le square n'était pas très bien entretenu, les poubelles débordaient de cochonneries tout au long de l'année. La rue était déserte et peu rassurante. C'était la première fois qu'elle se rendait au square à la tombée de la nuit. À cette heure-là, tout le monde était déjà en train de regarder la télé.

Tout d'un coup, elle s'arrêta. Elle eut l'impression d'entendre un bruit de pas derrière elle. Mais elle ne vit rien. Les lumières des lampadaires étaient très espacées. Et si les malfaiteurs surveillaient la maison ? Et si on la suivait ? Comment récupérerait-elle les papiers ?

Elle se plaqua dans un recoin et attendit pour tenter d'apercevoir son poursuivant qui semblait se rapprocher rapidement. Elle le vit passer sous la lumière d'un lampadaire. Elle poussa un soupir de soulagement. C'était Roro.

« Qu'est-ce que tu fabriques à me suivre ? demanda-t-elle d'un air assuré.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais? Hein ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Et pourquoi tu ne peux pas me le dire ? Parce que. Allez, il faut que je me dépêche. »

Les deux amis reprirent leur course sans un mot. Kiki n'était d'ailleurs pas fâchée d'avoir de la compagnie, mais elle se garda bien de le dire.

En arrivant au square, Kiki vit du premier coup d'œil qu'aucune poubelle n'avait été vidée... sauf celle qui l'intéressait ! La grande poubelle centrale, accrochée à un tilleul, apparaissait dans la lumière de l'unique lampadaire. Ses détritiques avaient été répandus sur le sol. À côté, poussant une sorte de chariot d'enfant, un clochard était occupé à trier les boîtes de conserve, les bouteilles vides, les chiffons etc. Il entassait certaines choses dans son chariot et en rejetait d'autres, n'importe où. Kiki s'approcha du bonhomme.

« Excusez-moi, dit-elle en montrant la poubelle, est-ce que je peux regarder aussi ? »

Le bonhomme lui jeta un œil méfiant.

« Y'a rien d'intéressant pour toi là-dedans. T'as tout ce qu'il te faut, toi. Ça se voit. T'as pas besoin de venir bouffer dans ma gamelle.

– Ben, c'est-à-dire... ».

Kiki hésita et regarda furtivement Roro avant de se lancer.

« J'ai jeté hier des papiers très importants. Il faudrait que je les retrouve. C'est une question de... Enfin, c'est important. »

Roro n'avait pas bronché. Mais on voyait qu'il commençait à comprendre.

« C'est des papiers pleins de chiffres. Des papiers à mon père.

– Eh ben, t'as qu'à chercher, grogna le clochard. Y'en a plein, des papiers, ici.

– Sur les miens, il y avait écrit en gros : Farfala. Farfala, écrit en vert. Ça ne vous dit rien ? »

Roro ouvrit des yeux comme des soucoupes et ne put retenir une exclamation. Le clochard cessa un instant de fouiller.

« Farfala ? Farfala ? Farfala ? Attends, ça me dit quelque chose. Qu'est-ce que j'ai enveloppé avec ? »

Le clochard parut réfléchir, se gratta la tête en soulevant sa casquette crasseuse. Il regardait Kiki d'un œil malin. « Et qu'est-ce que tu me donnes si je te les trouve, ces papiers, hein, gamine ?

– Vingt euros, répondit Kiki sans hésiter. C'est tout ce que j'ai dans ma tirelire.

– Oui, mais tu ne les as pas ici ?

– Non, pas ici. Mais je vous les apporterai plus tard.

– Tu me prends pour une bille ? »

À ce moment-là Roro s'avança, un billet à la main. Celui que sa mère lui avait donné pour aller acheter des pizzas.

Le clochard se jeta aussitôt sur le billet et l'empocha.

« Ça marche comme ça. Bouge pas, je vais te les trouver tes papiers. »

Il se remit à fouiller dans son chariot, et il en sortit une sorte de paquet. Délicatement, il déplia des feuilles qui enveloppaient un reste de sandwich et les tendit à Kiki. C'était bien les comptes de la Farfala ! Avec... quelques taches en plus. Kiki les lui arracha littéralement et fit signe à Roro de la suivre.

« T'es vraiment chic, Roro. Je te rendrai tes sous.

– T'occupe ! Raconte-moi tout. »

Sur le chemin du retour, Kiki donna des explications détaillées. Roro voulait tout savoir, et à chaque réponse de Kiki, il s'exclamait :

- Mais enfin pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ?

Kiki raconta la journée de la veille. Elle parla du prétendu contre-expert, de l'inspecteur qui était venu rendre visite à son père, du porte-documents, des papiers qu'elle avait jetés sans y penser. Quand elle eut fini, Roro demanda à s'arrêter. Il dit qu'il fallait réfléchir.

« Le problème, c'est de savoir ce qu'on va dire aux parents maintenant.

– On ne va rien leur dire.

– Comment ça, rien ? Il faudra bien que j'explique pourquoi je n'ai pas rapporté les pizzas ?

– On n'aura rien à expliquer du tout parce qu'on ne va pas rentrer à la maison.

– Tu es folle.

– Pas du tout. On va aller dans le centre, au commissariat. Il faut tout de suite donner les papiers à l'inspecteur. Lui saura ce qu'il faut faire. Les parents, eux, c'est moins sûr.

– Mais tu as entendu ce qu'ont dit les ravisseurs : si on prévient la police, c'est fini pour Sigismond.

– C'est du bidon. Il faut toujours prévenir la police.

– Et qu'est-ce qu'ils vont dire, les parents, quand ils ne nous verront pas rentrer ?

– On les appellera du commissariat. Allez viens. Je sais ce que je fais. »

Chapitre 8

Les enfants avaient remis les papiers au commissariat. Suite à cela, l'inspecteur avait réuni tout le monde chez le ferrailleur. Premier résultat : Kiki et Roro avaient les joues en feu. Ils venaient de recevoir chacun une paire de claques.

L'inspecteur Bardinet intervint discrètement.

« Monsieur Anglemard, dit-il, je crois qu'il faut laisser les enfants en dehors de tout cela à présent. »

Il prit le bras du père et entraîna les adultes avec lui dans le bureau. Bardinet, lui, avait été très chic avec les enfants. Il les avait écoutés avec attention, prenant des notes. Il les avait ensuite ramenés chez eux dans sa voiture à gyrophare. Mais à l'arrivée, il n'avait pu leur éviter cette paire de claques, parce que les adultes étaient trop énervés.

On avait eu des nouvelles des ravisseurs entre-temps. Un deuxième coup de fil à la famille Martin précisait le lieu et le jour du rendez-vous. Evidemment, tout le monde tremblait à l'idée que la police soit mêlée à cette affaire et l'inspecteur Bardinet avait beaucoup de mal à calmer les trois familles réunies.

La police avait pourtant un plan. Il fallait avoir confiance. Mais Bardinet ne voulait plus que les enfants s'occupent de cette histoire, et lorsque Kiki avait voulu donner son avis, il lui avait dit :

« Tu devrais aller te coucher, Kiki. Les petites filles ne doivent pas se mêler de tout. »

Petite fille ! Kiki était vexée comme un pou, et elle ne cessait pas de ronchonner.

Toutefois les parents avaient accepté que Roro couche ce soir-là chez elle et passe la journée du lendemain dans l'entreprise de casse. Et on ne les enverrait pas à l'école. Ça, ils voulaient bien !

« Tu te rends compte, Roro, dit Kiki, après tout ce qu'on a fait pour les aider, voilà comment ils nous remercient !

– Laisse tomber. C'est trop compliqué pour nous. J'ai sommeil. »

Ils montèrent se coucher. Chacun choisit son étage dans les lits superposés. Kiki préférait celui du dessus. Dix minutes plus tard, tous deux ronflaient comme un moteur Diesel.

Le lendemain matin, ils eurent droit à un avertissement de M. Anglemard : il leur interdisait de fouiller dans les voitures, de jouer dans la casse, et de parler aux employés. Tout, quoi !

Heureusement les parents étaient débordés, et comme toujours, il suffisait d'attendre qu'ils soient occupés ailleurs pour faire ce qu'on voulait. Trois nouvelles autos étaient arrivées. Malgré l'interdit, Kiki et Roro commencèrent à fouiller l'intérieur avec une discrétion d'indiens. Roro trouva derrière les coussins d'une Peugeot une lampe de poche qui marchait.

« Pas terrible, dit Kiki le plus bas possible. On en a déjà des dizaines.

– Attention, planque-toi, voilà José ! »

José avait des consignes strictes. Il était chargé de surveiller ce que faisaient les enfants.

« Il nous a vus ? souffla Kiki.

– Non je ne crois pas. Mais il nous empêche de partir.

– Cachons-nous dans le coffre. Vite. »

Kiki poussa son ami à l'intérieur du coffre, y bondit à son tour, et le referma, laissant juste un espace pour respirer. Il était temps. José avançait d'un pas prudent. Il fouillait les alentours de ses petits yeux de fouine, il allait sûrement les repérer les enfants.

Soudain, un bruit de moteur se fit entendre. Une auto se dirigeait par là. José s'arrêta, aperçut quelque chose, et se mit à faire des signes des deux mains en se penchant vers le sol comme pour indiquer un emplacement.

« Il s'occupe sûrement d'une nouvelle voiture, chuchota Kiki. C'est par là qu'on les amène avant de les passer au compresseur. »

Chapitre 9

La voiture manœuvra pour se ranger exactement à l'endroit indiqué, juste à côté de la Peugeot où Kiki et Roro étaient cachés. Le conducteur descendit et salua José. C'était un grand bonhomme au profil d'oiseau, qui prenait un air aimable, mais on voyait qu'il se forçait. Il commença à parler du temps, de choses et d'autres. Puis tout à coup, le ton de sa voix changea, et il se rapprocha de José en le regardant de haut.

« Alors comme ça, on n'est plus d'accord sur la somme ? dit-il d'un ton sec.

– Ben, hésita José, c'est que le travail n'est plus le même.

– M. Marioni te propose mille de plus.

– Ah mais, c'est pas assez ! Il y a trop de risques maintenant ! »

Profil-d'oiseau s'empara du col de José et se mit à le secouer.

« Et si je te file mon poing sur la figure, dit-il, ça fera trop de risques aussi ?

– Mais, protesta José. Moi je prenais seulement livraison du colis au départ. Et maintenant c'est à moi de le liquider, alors...

– Si tu avais mieux fait ton boulot, on n'aurait pas eu besoin d'en arriver là !

– Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec cette gamine tout le temps dans mes pattes ! explosa José. »

Les deux enfants entendaient tout, mais ne voyaient rien.

« En tout cas, reprit Profil-d'oiseau, c'est ce soir qu'on récupère notre bien. Ce soir, compris ? Et souviens-toi : pas de traces ! Moi, ce que je te dis, c'est pour ton bien, mon petit pote ! »

Là-dessus, Profil-d'oiseau lâcha José qui vacilla sur ses jambes, et il s'éloigna à grands pas. Resté seul, José hésita un instant, puis se dirigea vers le bureau de son patron. Kiki et Roro en profitèrent pour se dégager en vitesse du coffre inconfortable.

« Moi j'ai tout compris, commença Kiki. Il a dit qu'il prenait livraison du colis ce soir.

– Et alors ?

– Et alors c'est ce soir que l'échange doit avoir lieu, non ? Les parents devaient donner les papiers pour récupérer Sigismond. Et José est dans le coup. Je pense même que Sigismond est chez lui.

Kiki se gratta la tête et ajouta

« Le type a dit : "Il faut qu'on ait liquidé le colis ce soir." Le colis, c'est Sigismond, et José doit le liquider.

– Fouuu ! Tu crois ? Il vaudrait mieux en parler à l'inspecteur Bardinet, alors.

– On n'a pas le temps.

– Comment tu le sais ?

– Attention, revoilà José. »

José revenait en effet, avec M. Anglemard cette fois. Les deux hommes étaient tellement absorbés par leur discussion qu'ils n'aperçurent même pas les enfants, maintenant sortis du coffre et debout entre les voitures.

« Et je vous dis, moi, qu'il ne faut pas mettre le compresseur en route aujourd'hui, tonnait M. Anglemard. On attend deux bagnoles supplémentaires demain.

– Mais, monsieur Anglemard, il faut débarrasser, ça gêne.

– Ça ne gêne rien du tout. José. Débarrassez d'abord les rouleaux de fil de fer.

– Bon, et quand j'aurai fini les rouleaux, je pourrai mettre le compresseur ?

– On verra. Décidément, vous avez l'air d'y tenir au compresseur. »

Kiki et Roro s'éloignèrent discrètement, laissant les deux hommes poursuivre leur discussion.

« On va aller visiter la maison de José, souffla Kiki.

– Pourquoi faire ?

– Pour délivrer Sigismond, pardi ! »

Chapitre 10

Près d'une usine désaffectée qui servait de hangar, la maison de José était une ancienne loge de gardien. Une petite cabane en briques, qui comptait tout juste deux pièces. Les carreaux des fenêtres étaient fendus ou cassés et on avait bouché les trous avec du journal.

« On ne peut pas dire qu'il a pris beaucoup de précautions, José. Il n'y a même pas de volets. On va pouvoir entrer comme on veut.

– C'est sûrement une feinte. Attention ! »

Kiki défit rapidement ses lacets, ôta ses patins à roulettes et se retrouva en chaussettes sur la terre humide. Elle arriva près de la fenêtre sur la pointe des pieds, et se hissa légèrement pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était mal éclairée. Près du fourneau, sur un fauteuil éventré, se tenait un gros chat à l'air abruti. D'un seul coup d'œil on voyait qu'il n'y avait personne. Seulement un incroyable désordre fait de journaux, de casseroles sales entassées dans l'évier, et de bouteilles vides.

« Allons voir de l'autre côté, proposa Kiki. Il y a une deuxième pièce. »

C'était la chambre de José, avec un vieux lit recouvert de couvertures élimées, de vêtements entassés n'importe comment.

– Il n'y a personne là non plus, remarqua Roro.

– C'est encore une feinte. Il a dû enfermer Sigismond dans un placard. »

Roro leva les yeux au ciel. Mais déjà, Kiki s'efforçait d'enlever le morceau de journal qui remplaçait un carreau cassé. Elle passa le bras par l'ouverture, et réussit à atteindre la poignée de la fenêtre et l'ouvrit sans effort. Les deux enfants sautèrent à l'intérieur.

Tout de suite, Kiki se précipita vers une vieille armoire. Mais il n'y avait là rien d'autre que de vieux habits. Ils firent ensuite le tour de la pièce sans rien découvrir de neuf, ils passèrent à la cuisine où le chat les accueillit avec un gentil "miaou" .

« Franchement, tu vois bien qu'il n'y a personne ici, remarqua Roro.

– C'est une feinte, hasarda Kiki.

– Une feinte ! Ras-le-bol avec tes feintes ! explosa Roro. C'est nous qui sommes feintés, tu veux dire. On a l'air malin !

– Dis donc, je ne t'ai pas obligé à me suivre. Si tu es venu pour râler, tu peux retourner à la casse.

– C'est ce que je vais faire. J'y retourne tout de suite, à la casse ! »

Machinalement, Roro se dirigea vers la porte et tourna le loquet. La porte n'était pas fermée à clef,

« Tiens, tu vois, ce n'était même pas la peine de passer par la fenêtre. À part ça, José a enfermé Sigismond, hein ? Tu me fais vraiment, marrer.

– Eh ben, marre-toi, imbécile !

– Imbécile toi-même. Avec tes histoires, on a raté le passage des voitures au compresseur.

– Ce n'est pas le jour ! Mon père ne les fait marcher que demain.

– Mais non ! José disait qu'il voulait le mettre en route aujourd'hui Si ça se trouve, il a déjà commencé.

– Hé ! Mais j'y suis ! »

Kiki venait de se frapper le front de la main. Sans plus d'explication, elle bouscula Roro et se précipita dehors. Elle attrapa ses patins au passage et les enfila fébrilement.

« Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Le compresseur, balbutia Kiki d'une voix tremblante. J'ai tout compris. Le compresseur.

– Quoi, le compresseur? »

Kiki se releva et commença à s'éloigner en patinant furieusement.

« Je ne peux pas l'expliquer maintenant. Ça serait trop long. Fonce ! Il est peut-être déjà trop tard ! »

Roro la vit disparaître pendant qu'il se battait avec ses lacets de patins. Elle ne s'occupait déjà plus de lui, et filait comme le vent. Arrivée chez elle, elle ne prit même pas le temps d'enlever ses patins et entra en trébuchant dans le bureau de son père.

« Papa, hurla-t-elle, le compresseur !

– Encore le compresseur !

– Tu l'as mis en route ?

-- Mais je ne sais pas, moi. C'est José qui s'en occupe.

– Vite, papa. Ne me pose pas de questions. »

Kiki tirait son père par la manche. M. Anglemard résistait et menaçait déjà de lui donner des claques.

« Mais, papa, Sigismond est dans la voiture ! Papa !

– Quelle voiture ?

– Celle qui va passer au compresseur, je te dis. »

M. Anglemard regarda sa fille avec plus d'attention. Elle avait l'air bouleversé. Instinctivement, il sentit qu'il ne fallait pas la contrarier. Elle était au bord de la crise de nerfs. Il se laissa entraîner hors du bureau et suivit sa fille qui trébuchait sur ses patins à roulettes, tout en lui donnant des explications décousues. La voiture bleue était toujours là, parmi les trois autres qui attendaient d'être écrabouillées.

Soudain un ronflement se fit entendre, puis un bruit métallique. Un bras de levier muni d'une gigantesque pince se tendit et s'abaissa vers la voiture. Il y eut une sorte de craquement quand la pince s'abattit sur la voiture et l'enserra.

« Vite ! Il l'a mis en route. Cours, papa. Il faut l'arrêter. »

M. Anglemard pressa le pas et trouva José aux commandes de la machine. José sursauta lorsqu'il vit arriver son patron.

« Arrêtez ça, José, il faut que je vous parle », dit M. Anglemard.

Le poing de José partit tout d'un coup et vint frapper le menton de M. Anglemard qui s'écroula. José se tourna alors vers Kiki avec un sourire menaçant. La fillette, mal à l'aise sur ses patins, ne put s'enfuir.

« Alors, on vient encore fourrer son nez partout ? ricana José.

– Pas la peine de passer la voiture au compresseur, José, répondit Kiki d'un air dédaigneux, vous irez en prison quand même.

– Sauf si tout le monde y passe ! Viens donc, tu vas voir comme c'est rigolo ! »

José saisit Kiki par un bras et la tira vers l'engin. Pendant ce temps, la voiture bleue était déposée au centre du compresseur par la pince métallique. Bientôt, les deux grosses masses situées de chaque côté de la voiture se rejoindraient. L'auto serait alors écrasée, réduite à l'état de petit cube de métal froissé.

Kiki avait beau se débattre dans les bras de José, elle n'arrivait pas à l'empêcher d'avancer. Soudain, on entendit une dégringolade suivie d'un bruit sourd. Une masse arriva en sifflant et s'abattit sur la tête de José qui s'effondra. Kiki vit apparaître Roro, clopinant sur ses chaussettes. La masse qui venait d'assommer José, c'étaient les patins à roulettes du garçon. Roro se précipita alors vers les commandes du compresseur et arrêta la machine. Tout s'immobilisa. Les grincements cessèrent.

Devant Kiki pétrifiée de stupeur, le garçon commença à escalader le compresseur. Il arriva bientôt près de la voiture. Les portes étaient déjà faussées et entrouvertes. Roro plongea la tête à l'intérieur et reconnut du premier coup d'œil la forme allongée sur la banquette arrière, enroulée dans une couverture.

Seule la tête de Sigismond, bâillonné par un sparadrap, dépassait.

« T'en fais pas, Sigi, dit Roro, c'est fini. On va te sortir de là. »

Epilogue

« Nous étions déjà en route, dit l'inspecteur Bardinet. Sans cette stupide crevaison, nous vous aurions évité ce vilain coup, monsieur Anglemard. »

Malgré l'énorme contusion qui lui enflait la mâchoire, M. Anglemard parvint à sourire. Mme Martin hocha la tête en regardant Kiki et Roro qui se tenaient modestement dans un coin, aux côtés de Sigismond.

« Il faut dire que les enfants ont été formidables », remarqua-t-elle.

Kiki et Roro prirent l'air gêné des grands héros. Sigismond leur donna une petite tape sur la tête.

« On ira fêter cela au King-City-Ice-Cream, hein ? » dit-il en prenant un air gaillard.

Mais le pauvre Sigismond avait l'air bien secoué, lui aussi. Il l'avait échappé belle.

L'inspecteur expliqua

« Le conducteur de la voiture accidentée, celle où Kiki a trouvé le porte-documents était donc Fredo, un des lieutenants de Paulo. Paulo, le chef, était connu de nos services. Mais Fredo s'est brouillé avec lui. En quittant la bande, il eut l'idée de voler les livres de comptes truqués et de faire chanter⁴ Paulo. Malheureusement, Fredo s'est tué le jour même, et sa voiture s'est retrouvée à la casse.

⁴ "le faire chanter" = lui extorquer de l'argent, sous la menace de le dénoncer à la police.

– Et c'est moi qui ai mis la main sur les comptes truqués dans le coffre, interrompit Kiki. Les papiers de la Farfala, c'était ça ?

– Exactement. Ensuite, poursuivit l'inspecteur, les choses se sont gâtées pour tout le monde. Nos services, qui étaient renseignés depuis longtemps sur cette affaire, sont partis à la recherche des papiers de Fredo. Mais nous n'étions pas les seuls. La bande à Paulo les cherchait aussi, ce qui explique la visite du faux contre-expert, le lendemain de l'accident.

– Celui-là, je m'en souviens, interrompit Kiki. Il avait une sale tête. C'est pour cela que je n'ai pas parlé du porte-documents.

– Aussi parce que je t'avais donné une gifle, remarqua M. Anglemard.

– Exactement, approuva l'inspecteur en souriant. Enfin bref. Kiki a trouvé ces papiers avant José, Dieu merci. Car José faisait partie de la bande. Il devait s'occuper de fouiller la voiture, mais il est arrivé trop tard. Et comme Sigismond a emporté le porte-documents en cuir, les malfaiteurs ont cru que c'était lui -et non Kiki - qui avait les papiers.

– Mais, interrompit Mme Anglemard, qui vous avait mis au courant, vous, inspecteur, au sujet de José ?

– Ah, chère madame, nous avons nos sources ! Ce serait indiscret de les dévoiler. Disons que notre plan était au point. »

Bombardé de questions de tous les côtés, l'inspecteur s'efforçait de ne pas trop en dire. Mais les parents demandaient sans fin des détails. Et pourquoi José ? Et comment Paulo ? Mais la voiture ? Mais le compresseur ?

Cela faisait un brouhaha agréable, un ronronnement de conversation berceur. Et sans doute parce qu'ils avaient vécu des heures agitées, Kiki, Roro et Sigismond finirent par piquer du nez. On ne s'aperçut de leur fatigue qu'au moment où ils commencèrent à ronfler avec discrétion.

À la suite de cette affaire, les trois héros firent un retour triomphal à l'école. Un discours du directeur salua même leurs exploits. On leur remit solennellement une médaille récompensant leur courage.

Kiki, Roro et Sigismond auraient préféré de vrais cadeaux : les seuls avantages réels qu'ils aient retirés de cette aventure, c'est l'admiration de leurs camarades de classe... et la naissance d'une grande amitié avec Sigismond. Comme le fit remarquer la petite Barbizet, qui n'avait pas osé la ramener avec sa claque :

« Ça doit être rudement bien d'avoir Sigismond de son côté. On est tout de suite moins enquiné. »

Elle avait raison.